

cité fût quelque chose d'humiliant, qu'il y avait dans l'année un jour où, par suite d'un vœu, Auguste lui-même, assis à la porte du palais, tendait la main aux passants.

Le peuple a-t-il faim? il demande du pain à son maître. A-t-il soif? il lui demande des aqueducs, il lui demande le vin à bon marché, quelquefois l'huile, quelquefois le sel. Auguste, ainsi supplié, refuse quelquefois; mais, après tout, c'est chose commode qu'un pareil tyran. Le peuple s'ennuie-t-il? il demande des jeux; et alors l'Afrique, l'Asie, l'Occident, tout s'émeut pour lui envoyer des acteurs, des bouffons, des bêtes féroces, des combattants, des monstres, des saltimbanques; on lui montre un jour un rhinocéros, un autre jour un boa de 50 pieds; au cirque, il y a des courses de chevaux et des luttes à la grecque; à l'amphithéâtre, des gladiateurs; au théâtre, des histrions, des pantomimes, nouveau genre de divertissement, que les siècles suivants aimèrent jusqu'à la fureur; à tous les coins de rues, des bouffons parlant toutes les langues, car cette Rome aux cent têtes les parlait toutes; les jeunes gens des grandes familles viennent jouter devant le peuple, des chevaliers viennent devant le peuple faire les gladiateurs dans l'arène, un sénateur voulut y descendre.

Avec le cocher des courses (*agitor*) et le pantomime, le gladiateur était le favori le plus intime du grand seigneur romain, l'idole la plus chère du peuple. C'étaient là comme les coureurs de New-Market ou les boxeurs en Angleterre, les protégés, que dis-je, les amis, les commensaux du *sports-*

pour chaque citoyen pauvre, à 3,600 sest. Ajoutez 10,000 sest. pour les distributions mensuelles de blé, gratuites ou à prix réduits (5 *modii* par mois et par tête). Le *modius* (8 litres 67) valait 4 sesterces. A supposer seulement 200,000 parties prenantes, c'est une dépense de 2,720,000,000 sest. (732,000,000 fr.) pendant les cinquante-cinq ans du gouvernement d'Auguste.

man romain; on vivait avec eux sur le pied de l'estime comme un *turf-gentleman* avec un jockey. Sous la république, le gladiateur avait rempli un autre rôle, il avait eu voix dans les affaires de l'État; mais s'il perdait sa fonction politique, il gardait sa position sociale sur le même pied que l'*agitor*, le sculpteur, et un peu au-dessus du philosophe. Aussi ces gens-là sentaient-ils leur importance. Les pantomimes recevaient chez eux les sénateurs, sortaient avec un cortège de chevaliers¹: « César, disait le pantomime Pylade à Auguste, sais-tu qu'il t'importe que le peuple s'occupe de Bathylle et de moi? »

Rome ne pouvait avoir trop de fêtes ni trop de monuments. Les obélisques de l'Égypte s'élevaient sur ses places, de nouveaux temples étaient consacrés à tous ses dieux, un Forum nouveau s'ouvrait à sa population toujours croissante, à laquelle ne suffisaient plus l'ancien Forum, ni celui de César; des portiques, des théâtres, des basiliques étaient bâtis ou restaurés par Auguste, qui avait même la modestie de ne pas leur donner son nom, modestie dont il ne manque pas de se vanter. 67 lieues environ d'aqueducs et de canaux lui amenaient une masse d'eau, que l'on estime à 2,319,000 mètres cubes par jour. Agrippa distribuait ces eaux en une multitude d'abreuvoirs, de piscines, de fontaines et de bains (105 fontaines, 130 châteaux d'eau, 170 bains gratuits, 300 statues de bronze, 400 colonnes de marbre, 59 jours de fêtes²). Des routes magnifiques menaient à ses portes. Auguste se chargeait, pour sa part, de refaire la voie Flaminia jusqu'à Rimini; il distribuait les autres aux généraux vainqueurs, pour les rétablir, avec le

1. Tacit., *Annal.*, I, 77.

2. V. Frontin, *de Aquæduc.*; *Lapis Ancyr*, I, (*ad lævam*); Plin., *Hist. nat.*, XXXI, 5; XXXVI, 6, 15; Rondelet, sur Frontin.

butin de leurs triomphes¹. Tous les hommes qui étaient restés riches recevaient de César l'ordre de travailler à l'embellissement de la cité-reine. Balbus lui faisait un théâtre, Philippe, des musées, Agrippa, son Panthéon et une foule d'autres monuments². Asinius Pollion élevait un sanctuaire, non, un porche de la Liberté; n'ayez pas peur, il ne s'agit pas ici de la liberté républicaine, c'est tout simplement un édifice (*atrium libertatis*) où le préteur prononçait, sur la demande du maître, l'affranchissement de l'esclave. — En un mot, Rome était fière de cette splendeur nouvellement acquise³. « Voyez cette ville, disait Auguste; je l'ai reçue de brique, je la laisserai de marbre. »

Les prolétaires de Rome devaient être de riches seigneurs. Agrippa leur jetait des billets de loterie qui gagnaient de l'argent, des étoffes, des meubles précieux; Agrippa, tout le temps de ses jeux, leur faisait faire la barbe pour rien; il leur livrait à piller des boutiques pleines de riches marchandises. Ce n'était pas assez d'en-

1. Sur les monuments d'Auguste, le temple de Jules César (721), la basilique Julia et le Forum de César, qu'il fit achever, — ses aqueducs, — son Forum et le temple de Mars Vengeur en 734, — le temple de Jupiter tonnant au Capitole, — la basilique de Lucius et de Caius, — les portiques de Livie et d'Octavie (721). Voyez Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 37; Senec.; *Epist.*, 86; Ovide, *Fast.*, VI, 639, Dion LI, — sur le théâtre de Marcellus (721), Plut., *in Marcello*, etc. En général, Suet., *in Aug.*, 29, 30; *Lapis Ancyr.*, I (*ad lavam*); Tacit., *Annal.*, II, 49; Dion, XLIX, 43; LIV, 23 et *alibi passim*; Strabon, V, 7; diverses inscriptions.

Sur le mont Palatin, palais d'Auguste, temple d'Apollon avec une bibliothèque (718-726), temple de Vesta, de Junon Sospita, de Bacchus. — Ailleurs, arcs de Dolabella et de Silanus (755), de Drusus (457), de Lentulus (760). Mausolée d'Auguste, élevé par lui-même (726).

2. Théâtre de Balbus, dédié en 744, — amphithéâtre de Statilius Taurus (le premier amphithéâtre à demeure qui fut élevé dans Rome (724)). — Monuments d'Agrippa : Aqueducs, (719 et 727), jardins d'Agrippa (721), Panthéon (726), Temple et portique de Neptune (728), *Septa Julia* (728), Thermes, (729).

3. Sur tout ce qui précède, Tacit., *Annal.*, III, 72. Pline, *Hist. nat.*, VII, 30; XXXV, 2. Suet., *in Aug.*, 29. Dion, 41.

richir le peuple durant sa vie; en mourant, il fallait lui léguer quelque chose. Balbus lui laissait 25 deniers par tête; Agrippa, ce donateur inépuisable, lui léguait, outre une somme d'argent, ses jardins et ses bains (il faut dire que l'usage de ces magnificences privées se perdit bientôt sous les empereurs). Auguste déclarait dans son testament que l'héritage de son père Octavius et de César son père adoptif, d'autres successions, toute sa fortune, en un mot, avait été consacrée aux besoins de la république, et qu'il ne laissait à ses propres héritiers que 150,000,000 de sest. (40,330,000 fr.). Et pourtant encore il léguait au peuple 43,500,000 sest.¹; c'était plus que n'avait fait le testament si populaire de César. Il est vrai qu'Auguste, héritier de César, avait doublé les legs de son oncle, et que Tibère, héritier d'Auguste, ne paya pas, sans se faire beaucoup prier, les legs de son prédécesseur.

Maintenant, toutes ces largesses étaient-elles également dignes, honorables pour le peuple romain, respectables aux yeux de l'histoire? Que Rome, cette capitale du monde, s'embellit, et s'embellit de la vraie beauté; qu'elle couvre son sol de monuments et de statues, empruntant les chefs-d'œuvre de la Grèce, ou, ce qui est mieux, les imitant (car j'ai en horreur la transplantation des chefs-d'œuvres, et je trouve qu'ils méritent bien assez de respect pour qu'on les laisse en leur place); qu'Auguste se fit gloire d'être, je ne dirai pas le maçon ou l'ingénieur, mais l'architecte et l'artiste de cette transformation de la vieille Rome, qui laissait à la vieille Rome toutes ses beautés et

1. (11,600,000 fr.) Suet., *in Aug.*, 102. Tacit., *Annal.*, I, 8. Il léguait aussi à chaque prétorien 1,000 sesterces; à chaque soldat de la garde de Rome, 300; à chaque soldat des légions, 300; ce qui devait bien faire une somme de 60 à 70,000,000 de sesterces (16 à 19,000,000 fr.)

tous ses souvenirs : je le comprends. Mais ce parasitisme de tout un peuple; ces distributions continuelles de blé, d'argent, de vin, de viande, à titre, je ne dirai pas d'aumône (car l'aumône est respectable, et chez celui qui la fait et chez celui qui la reçoit), mais à titre de magnificence et de largesse; cet or gagné à grand'peine par les laboureurs des provinces et jeté aux fainéants de Rome; Auguste pouvait-il se le pardonner? Nous savons qu'il en eut quelque remords, et qu'il eût voulu, ou abolir les distributions périodiques de blé, ou les étendre de manière à ne pas en faire le privilège de l'oisiveté romaine. Le peuple romain était déjà un mendiant sous la république, fallait-il le faire plus mendiant encore!

Ce qui est encore moins pardonnable, c'est cette fureur des spectacles que le pouvoir encourageait, favorisait, sanctifiait pour ainsi dire. La république n'avait pas voulu que le peuple fût assis au spectacle, afin de ne pas trop s'y complaire; l'empire, au contraire, donnait aux spectateurs des sièges de marbre, des coussins sur ce marbre, des voiles de pourpre et d'or pour les abriter du soleil. La république n'avait pas voulu que les amphithéâtres fussent bâtis à demeure; ils l'étaient maintenant, et le temps n'était pas loin où l'édifice le plus vaste et le plus monumental de Rome devait être, non pas un temple, mais un abattoir d'hommes. Malheur à la cité qui prend pour le centre de sa splendeur et de sa vie, non pas le sanctuaire de son Dieu, mais le boudoir de ses voluptés!

Enfin, un dernier mal (et je dirai le pire, sans crainte d'être démenti par quiconque connaît la vie romaine), un mal dont Auguste, il est vrai, put ne pas avoir la conscience, c'était le développement des thermes, luxe à peu près inconnu à la république; le seul Agrippa en bâtit jusqu'à

156. Les anciens Romains se baignaient une fois tous les neuf jours¹; les Romains de l'empire se baignèrent tous les jours, quelquefois même davantage. Les thermes furent le grand atelier de la dégradation physique et morale du peuple romain. Je ne puis dire ici tout ce que le bain répété, prolongé, perfectionné, raffiné, entraînait avec lui de sensualités minutieuses et recherchées, d'adorations égoïstes pour la personne corporelle, d'affaiblissement pour le corps, de dépravation pour l'âme. Les races antiques ont péri par l'excès du bain, comme les races orientales périrent par l'opium, comme les races modernes périront par l'eau-de-vie.

Dans toutes ces magnificences corruptrices il y avait en outre le germe d'une dangereuse politique. Il faut se souvenir que le peuple, dans les provinces, jouissait encore d'une certaine liberté municipale; à Rome il n'en avait aucune. Sacrifier les provinces à Rome, les pays laborieux à la cité fainéante, les traditions d'indépendance aux habitudes de servilité; rendre la vie de Rome commode; abondante, désœuvrée, afin d'avoir là trois ou quatre cent mille hommes vivant et s'amusant par la grâce de César, et, par suite, croyait-on, fanatiques amis de la puissance de César: telle fut, peut-être la politique d'Auguste, et certainement celle de ses successeurs. Rome, c'était le théâtre; les provinces, c'était le champ ou l'atelier: que les peuples soient portés à désertier l'atelier pour le théâtre, cela se comprend; que les gouvernants les y poussent, cela se comprend moins: et cependant cela s'est presque toujours fait.

Voilà quel était le péril de l'avenir; mais, quant au pré-

1. Senèq., Ep. 86.

sent, ce qu'on trouvait plus noble et plus digne que ces largesses populaires. c'était de voir, au milieu de cette Rome devenue si belle, si voluptueuse, si pleine de sécurité, passer un homme simplement vêtu, marchant à pied, coudoyé par chacun, habillé comme Fabius, d'un manteau de laine filée par ses propres filles. Cet homme allait aux comices voter avec le dernier prolétaire; il allait aux tribunaux cautionner un ami, rendre témoignage pour un accusé; il allait chez un sénateur célébrer le jour de naissance du maître de la maison, ou les fiançailles de sa fille. Il rentrait chez lui: c'était une petite maison sur le mont Palatin, avec un humble portique en pierre d'Albè; point de marbre, point de pavé somptueux, peu de tableaux ou de statues; de vieilles armes, des os de géant, un mobilier qui était à peine celui d'un particulier élégant¹. Ce qu'il avait eu de vaisselle d'or du trésor d'Alexandrie, il l'avait fait fondre, de la dépouille des Ptolémées, il n'avait gardé qu'un vase précieux (*vas murrhinum*). Il se mettait tard à table, y restait peu, ne connaissait point le luxe des repas, si extravagant alors: avec du pain de ménage, des figues et de petits poissons, le maître du monde était content. A le voir si simple, qui aurait osé dire que c'était un roi? — Un soldat l'appelait en témoignage: « Je n'ai pas le temps, disait-il; j'enverrai un autre à ma place. — César! quand tu as eu besoin de moi, je n'ai pas envoyé un autre à ma place, j'ai combattu moi-même; » Et César y allait. — Il fallut que, déjà vieux, à la célébration d'un mariage, il fût poussé et presque maltraité par la foule des conviés, pour qu'il cessât d'aller aux fêtes où on l'invitait.

1. Vix privatae elegantiae (Suet., in Aug., 73.)

Et puis, cet homme pacifiait l'Italie et le monde; c'était le conciliateur universel, l'homme des ménagements et de la paix. Il remettait les vieilles dettes, déchirait les vieilles enquêtes, fermait les yeux sur les usurpations consacrées par le temps, sur tous ces droits à demi légitimes qui restent des révolutions, et auxquels il est si dangereux de toucher. Il passait le jour et la nuit à rendre la justice; malade, il écoutait chez lui les plaideurs. Il ne prenait pas fait et cause pour lui-même; il condamnait à une simple amende l'homme qui avait dit: « Ni le courage, ni le désir ne me manqueront pour tuer César; » enfin il écrivait à Tibère: « Ne te laisse pas aller à la vivacité de ton âge, et ne t'irrite pas trop si on dit du mal de nous; c'est bien assez si on ne nous en fait pas. »

Le pouvoir d'Auguste fut certainement le plus doux que Rome eût encore subi; parmi tant d'hommages que la flatterie lui adressa, il en est un, rare dans l'antiquité, et qui donne une noble idée de sa politique: le jour où Auguste rentrait dans Rome, on ne faisait périr aucun criminel.

Aussi nulle popularité ne fut plus digne et plus manifeste. Quand sa maison fut détruite par l'incendie, les vétérans, les décuries, les tribus, tout le peuple contribua volontairement pour la relever. Après sa maladie, le peuple éleva une statue au médecin qui lui avait rendu la santé; des mourants ordonnaient qu'on remerciât les dieux en leur nom, de ce qu'Auguste leur survivait¹. Enfin le peuple entier l'appela *père de la patrie*. Un emphatique louangeur de l'ancienne Rome cherche à rabaisser cet hommage; il fut cependant assez beau: lorsqu'une députation

1. Suet., in Aug., 57, 59.

du peuple était venue lui offrir ce titre à Antium, lorsqu'au théâtre toute la multitude ornée de lauriers l'avait salué de ce nom, Auguste l'avait refusé. Mais quand au sénat, sans décret, sans acclamation, Valérius Messala lui dit au nom de tous : « Que le présage soit heureux, César-Auguste, et pour ta maison et pour toi (car ces vœux se confondent avec ceux que nous faisons pour l'éternelle félicité de la république) le sénat et le peuple te saluent unanimement père de la patrie, » Auguste versa des larmes et répondit cette fois : « Tous mes vœux sont accomplis, Pères conscrits, et qu'ai-je autre chose à demander aux dieux, si ce n'est de garder jusqu'à mes derniers jours cet accord de vos sentiments envers moi¹ (an 725)? »

Il y a loin de ce simple titre noblement offert et noblement accepté, aux adulations emphatiques et monstrueuses que la bassesse et la peur imaginèrent pour les successeurs d'Auguste.

§ II. — *Augustus César.* — RESTAURATION DE L'ANCIENNE ROME.

Telle était la gloire du présent; mais quelle serait la garantie de l'avenir? qui guérirait ces plaies radicales et permanentes que j'ai déjà montrées mortelles à la république, et qu'à nulle révolution politique il n'était donné de fermer? Disons en quelques mots comment ces grandes questions se posaient.

D'abord l'empire était-il suffisamment gardé? La milice était un privilège du citoyen; les sujets de Rome, exclus

1. V. Suet., in *Aug.*, 58; Ovide, *Fastes*, II, 121 et suiv.; *Calendrier* cité par Gruter; Juvénal., etc.

des légions, ne servaient qu'en seconde ligne et à titre d'auxiliaires. Or, la population romaine qui était de 450,000 citoyens avant César, qui après lui était d'un million peut-être, mais que quinze ans de guerres civiles avaient atrocement décimée, était-elle suffisante pour garder un empire que Pompée avait porté jusqu'au Jourdain, César jusqu'à l'Escaut, Auguste jusqu'au Nil? Et cette population, eût-elle été suffisante par le nombre, était insuffisante faute de patriotisme et d'unité. César l'avait recrutée de Gallo-Italiens, Antoine d'étrangers de toute sorte; le mouvement journalier des affranchissements la recrutait d'esclaves. La porte de la cité s'ouvrait à l'esclave, même quand elle était fermée au sujet de Rome; et les affranchissements chargeaient Rome de citoyens étrangers à elle par l'esprit, par l'origine, par les mœurs.

Grâce à cet appauvrissement et à cette altération de la race romaine, vers la fin des guerres civiles, la population servile, au moins aussi nombreuse que la population libre¹, la débordait de toutes parts. Sextus Pompée se fait le patron des esclaves fugitifs, les arme, les émancipe; traitant avec Octave, stipule leur liberté, et verse ces nouveaux libres comme un déluge sur l'Italie: les vestales effrayées ajoutent une prière pour demander aux dieux la délivrance de ce fléau; et Auguste, se croyant autorisé par le danger public à manquer de parole, fait d'un seul coup

1. Je ne crois pas me mettre en contradiction avec les ingénieux calculs par lesquels M. Delamalle détruit les exagérations de quelques savants sur la population et surtout la population servile de l'Italie. Ces calculs portent sur l'an de Rome 529. Or, depuis cette époque, la conquête du monde, les progrès du luxe, la concentration des biens, l'usage de la culture servile, avaient dû étrangement multiplier le nombre des esclaves. D'un autre côté, tous les citoyens romains (il s'en fallait de beaucoup) n'habitaient pas l'Italie, et l'Italie se nourrissait en bonne partie de blé étranger: deux faits qui changent complètement les bases du calcul.